



Voyages au pays de l'abandon, pays d'origine de beaucoup d'enfants.

Un petit enfant naît. A peine sorti, il est sur le ventre de sa mère. Il rampe un peu, le visage tendu. Il trouve le regard de sa mère, y plonge les yeux et lui sourit. Il entend une voix tout près, une voix connue mais un peu plus claire que d'habitude. Il tourne la tête vers cette voix et lui sourit.

Ces trois-là sont déjà bien attachés. Par le toucher, le regard, la voix et la connaissance les uns des autres qu'ils ont acquises dans les mois qui ont précédé.

Le nouveau-né a reconnu le corps de sa mère, la voix de son père. Il leur a tendu la perche de son regard. Ils s'y sont accrochés. Dans ce monde inconnu où il vient d'entrer, il sait qu'il n'est pas seul. Il y est avec de vieilles connaissances qui sont près de lui depuis longtemps déjà. Il peut s'endormir en toute confiance. Il est chez lui, dans son pays d'origine. Cette confiance, cette sécurité, c'est son origine. C'est ce qu'il recherchera tout au long de sa vie. Il sait qu'elle existe.

De telles images, un certain nombre d'entre vous en ont déjà vues, et certains les ont même vécues.

Mais combien d'enfants naissent de cette façon ? On espère qu'ils sont nombreux. Nous savons seulement qu'il y en a vraiment beaucoup d'autres.

Il y a beaucoup d'autres premiers regards sur le monde.

Pour certains, le corps de la mère à peine quitté est déjà absent, la voix du père inexistante.

Et si j'ai nommé cette intervention sur l'abandon «pays d'origine », c'est que c'est bien de l'origine constitutive de l'enfant qu'il s'agit, celle qu'il ne pourra ou n'osera jamais quitter **sans risquer de s'anéantir lui-même**. Cette origine, c'est l'abandon, la rupture, c'est cela que certains ont ressenti dès leur premier souffle et c'est comme cela qu'au plus profond d'eux-mêmes, ils vont se reconnaître dans la vie et nous le faire savoir.

Ceux qui vivent une perte grave plus tard dans la vie, le vivent aussi douloureusement, mais pas comme la constitution, la représentation d'eux-mêmes qu'ils auront pu élaborer avant cette perte.

Il ne s'agit donc pas de l'intensité de la douleur mais de la sensation de soi.

C'est quoi la sensation de soi d'un nouveau-né ? Pour celui que je vous ai présenté, c'est une sensation de bien-être, de chaleur, de sécurité, de relation. C'est ça lui, la sensation de lui, entouré, protégé et victorieux s'il a réussi à capter par son regard, ses pleurs, son existence, la volonté d'un adulte de s'occuper de lui et de le protéger de façon irrévocable. Il a été capable de ce défi. Il ne le pense pas, il n'a pas encore les mots pour la pensée. Il le ressent. Ce ressenti, sans autre analyse, va s'inscrire dans son corps, dans ses nerfs, dans toutes ses fibres. Cela va être simplement **lui**.

Et on est tous bien contents pour cet enfant.

Mais alors, les autres, qui sont-ils ?

Il y a ces petits qui à peine sortis de leur mère se retrouvent seuls. Ils étaient le contenu, il n'y a plus de contenant. Aucun rappel à leurs expériences de vie in utero. C'est la chute dans le vide !

Le petit qui a été porté avec bonheur retrouve tout de suite le corps de sa mère mais aussi son odeur, sa voix, le rythme de son cœur, le rythme de sa marche, tous ces rythmes de vie qui vont donner les premiers rythmes de la sienne.

Celui qui perd sa mère à la naissance par décès, abandon, dépression post-partum, prématurité ne retrouve rien de tout cela. **A quoi de connu pourrait-il se raccrocher ?**

Et je répète sans cesse cette phrase de Pierre Delion lors d'une conférence sur les compétences des nouveau-nés - excusez-moi, je le paraphrase : « Comment peut-on encore imaginer qu'un bébé adopté à la naissance puisse aller bien, alors qu'il vient de perdre tous ses repères à commencer par l'odeur apaisante de sa mère ? » .

C'est quelque chose d'encore très peu compris. De grands progrès ont été faits, théoriquement en tout cas. Mais avant que cela passe dans un connu collectif, une évidence dont on tient compte dans les familles, les cabinets thérapeutiques et partout ailleurs, il faudra encore du temps.

Nous ne sommes pas encore loin du temps où l'on croyait que les bébés ne sentaient rien et donc ne souffraient pas et si nous avons acquis des connaissances plus fines, cette première approche reste encore très fort ancrée en nous. Et nous sommes toujours étonnés que des années plus tard, des dizaines d'années plus tard, le petit bébé qui a perdu sa mère à la naissance aille toujours mal malgré tout le bien qu'on lui aura apporté. Mais c'est vrai que bien souvent, il le sait. Nous verrons cela plus tard.

Je ne vais pas seulement vous parler de toutes les formes de l'abandon, réel ou ressenti, de ce que les enfants abandonnés ont vécu, le traumatisme, la perte des repères, le vide et des moyens qu'ils ont mis en place pour se protéger eux-mêmes d'une nouvelle rupture dévastatrice ; je vais aussi vous parler de ce que l'on oublie souvent : **ce que les enfants abandonnés n'ont pas vécu**. Ce qu'ils n'ont pas pu vivre pour se construire « normalement ». Les

étapes de cette construction qu'ils ont ratées, parce que pour cela, ils auraient dû être en relation confiante, continue, profonde et d'abord fusionnelle avec leur mère.

On ne peut pas entrer en relation seul. Et même si des substituts se présentent tout de suite, on ne peut pas entrer en relation **continue** quand le sens même de continuité s'est déjà brisé au moment de naître. On ne peut pas entrer en relation profonde et confiante sans figure d'attachement principale. N'ayant pas acquis cet outillage de base que reçoivent les enfants nés dans de bonnes conditions – je parle des conditions relationnelles – avec quoi cet enfant va-t-il se débrouiller ?

Il a été abandonné, des structures psychiques importantes n'ont pas pu se construire. Que va faire ce petit ? Il va chercher lui-même comment se sécuriser, comment se protéger d'un monde dangereux qu'il ne comprend pas. Nous ne sommes pas encore dans l'éducation, mais avant, dans les perceptions, le ressenti. Le bébé va aussi élaborer seul ses représentations du monde avec toutes les erreurs dues à son âge.

Nous en arrivons vite aux comportements dérangeants, aux troubles du comportement, ceux qui servent à protéger et ceux qui correspondent à sa compréhension du monde. Comportements problématiques pour nous, parents et société alors que pour eux, ce sont souvent des **créations très subtiles**, dans lesquelles ils auront mis beaucoup d'énergie et de courage pour se protéger et s'y retrouver un peu

Je tenterai d'expliquer comment nous nous y prenons, nous parents de tels enfants pour les aider à prendre pieds, par la construction d'une confiance en nous qu'ils n'ont pas naturellement, par la construction d'une sécurité interne et la découverte de certains codes sociaux, le temps par exemple. Et vous expliquer l'univers des parents de tels enfants.

Oui, dans l'association **nous sommes tous parents d'enfants abandonnés**, même pour ceux qui ont mis leurs enfants au monde eux-mêmes et qui ne les ont jamais abandonnés. Leur enfant, lui, l'est pour beaucoup de raisons. Il y a nos recherches pour comprendre nos enfants, les découvertes que nous avons faites, les changements dans nos attitudes face à de tels enfants, l'incompréhension et les pressions de la société autour de nous - mauvais parents d'office puisque nos enfants ont de gros problèmes - et la difficulté à trouver une aide thérapeutique qui ait un sens pour ces enfants particuliers.

Oui, les parents de tels enfants se trouvent aussi abandonnés ! Et dans cette situation, ne peuvent sécuriser leurs enfants qui sentent bien que leurs parents ne sont pas considérés comme fiables par la société. Je vous parlerai de nos essais. De nos erreurs et de nos réussites, de nos conflits aussi avec le monde social et thérapeutique.

Conflits nécessaires qui seront fructueux s'ils parviennent à permettre de mieux comprendre nos enfants pour trouver les moyens de les aider.

Celui qui est abandonné par sa mère, l'est déjà presque toujours aussi par son père qui n'est de plus pas forcément au courant de l'existence de cet enfant. Si la mère décède, beaucoup de pères ne peuvent pas prendre le relais, eux-mêmes dépassés par cette absence. Certains y arrivent et l'histoire de l'enfant prend alors un tout autre chemin. Abandon réel, décès, dépression post-partum, prématurité. Sauvetage de petits bébés sans leur mère lors de catastrophes naturelles ou de guerres. Malgré les cris de Winnicott lors de la seconde guerre mondiale - il y a pourtant plus de 70 ans - nous en avons toujours régulièrement autour de nous. Il est vraiment difficile d'apprendre. Il y a ces enfants qui vivent la violence avant de naître et qui se trouvent seuls à l'affronter, ils sont donc aussi abandonnés.

Et il y a ces femmes, souvent très jeunes, que leur propre passé a rendu incapables d'être mères. Elles n'ont pas avorté, elles aiment leur enfant, mais n'ont aucune possibilité de prévoir ses besoins, d'y répondre et surtout d'y répondre dans la continuité. Ce sont des choses qu'elles n'ont pas acquises, étant elles-mêmes restées coincées à un âge où une mère aurait dû leur apporter cela. Malgré les réels sentiments d'amour pour l'enfant qu'elles ont mis au monde, cet enfant est abandonné. Comme porté par un autre enfant, toujours en danger de tomber. Leurs petits se retrouvent souvent en institution après des ruptures de la relation d'avec leur mère fragile. Parmi ces mamans se trouvent un certain nombre de nos propres filles.

Il y a aussi les enfants abandonnés à l'intérieur de leur famille d'origine. De l'extérieur rien ne se voit, à l'intérieur, ni l'homme, ni la femme ne peuvent être père et mère. Leur enfant n'est pas un être réel pour eux, mais une validité sociale. Amoindri, humilié, il sert de moyen d'existence à ses parents pour que ceux-ci se sentent plus forts, plus intelligents, pour que ceux-ci aient du pouvoir sur quelqu'un de plus faible. C'est ce qu'on appelle les enfants maltraités. Ils existent dans toutes les classes de la société. Ceux qui ne prennent pas de coups sont tout à fait invisibles. En tout cas, personne ne **veut** les voir. Ils sont tout à fait abandonnés au sein de leur famille, prison légale de laquelle ils ne peuvent pas s'échapper.

Et puis, il y a des enfants de familles normales. Très normales, pas précaires, avec des parents bien installés dans la société, parfois des intellectuels, qui ont, les connaissances et la volonté d'être de bons parents. Mais ils n'ont pas installé suffisamment le temps de leurs enfants dans leurs agendas. Ils sont ailleurs. Et cela tourne. Du moins en apparence.

« Je ne vois mes enfants qu'un peu le soir disait une femme médecin, mes patients aussi ont besoin de moi, mes enfants vont bien, ils s'adaptent très bien, et cela **me** suffit ». On redira que la qualité est plus importante que la quantité. C'est juste. Mais il faut du temps pour installer la qualité et il faut que ces temps de vie commune, de relation, soient suffisamment proches pour permettre à l'enfant suivant son âge d'en percevoir la continuité. Sinon, il sera aussi abandonné, et personne, sauf lui, ne le saura. Mais l'évolution de sa vie risque bien de nous l'apprendre.

Le drame des bébés, nous disait Reine Vander Linden, c'est de pouvoir s'adapter. Mais en s'adaptant, ils déploient une énergie qu'ils ne peuvent utiliser à d'autres acquisitions. Je la paraphrase aussi. On s'étonnera donc de trouver des enfants qui n'ont pas été abandonnés mais qui en donnent les signes. Parce que l'abandon, **c'est un fait**, une réalité – l'enfant est seul, sans personne autour de lui qui s'en inquiète - mais **c'est aussi un ressenti**. Parfois les raisons de ce ressenti nous échappent, mais il est bien là comme constitution d'une personne. Et pour l'aider, il faudra en tenir compte.

Les enfants abandonnés dans les faits sont soit en institution, ou en famille d'accueil, ou ils sont adoptés. Et il y a ceux abandonnés de multiples façons, mais pas adoptés. Et qui nous disent avec colère : « mais pourquoi font-ils tant de manière ceux qui ont été adoptés ? J'aurais tant aimé être adopté, moi. Et j'aurais vécu tout autre chose que la vie que j'ai menée. Alors, on parle toujours d'eux, de leurs problèmes, mais nous, personne ne sait même que nous existons. Personne ne sait ce que nous vivons encore, parfois bien tard dans la vie. »

On ne peut pas demander à quelqu'un qui a été abandonné d'en comprendre un autre. Pas tant qu'il sera dans cette souffrance et cette non reconnaissance de ce qu'il est.

Ce que nous rappelons cependant, c'est que les enfants adoptés sont **d'abord** des enfants abandonnés, qu'ils ont été les révélateurs de la question de l'abandon. Beaucoup, n'avaient plus les outils pour s'accaparer une figure d'attachement principale et entrer sereinement dans une nouvelle filiation.

Au départ, il y a l'abandon. L'adoption ne résout pas par elle-même l'abandon d'origine. Mais cela, très peu acceptent seulement de le penser.

C'est pourtant ce que répétait ce petit garçon qui n'a jamais voulu appeler « maman » sa mère adoptive, parce que « les mamans, ça abandonne », et qu'il ne voulait plus affronter cela.

Abandonné, ce mot imprononçable. Il marque le plus grave manquement de l'espèce humaine envers un de ses petits. Manquement tellement impardonnable qu'on se refuse à l'assumer en seulement l'énonçant.

Abandonné, situation qu'on refuse à ceux qui l'ont vécue, qui la vivent et la vivront jusqu'à la fin de leurs jours parce qu'elle est trop lourde à reconnaître.

C'est pourtant ainsi qu'on enferme les abandonnés dans le silence, le refus de les reconnaître dans leur substance, ce sur quoi ils se sont construits, ce qu'ils vivent de plus violent. Et en les niant dans ce fondement d'eux-mêmes, on leur refuse tout avenir possible, toute identité, tout départ à partir d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils se sentent, de leurs intolérables questions sans réponse.

C'est pourtant leur seul point de départ possible.

Il nous faut démonter ce confort qui consiste parfois à présenter l'abandon comme un don. Mauvais jeu de mots qui ne rassure que les adultes. Même quand il s'agit d'une réalité, quand la personne qui abandonne le fait pour sauver son enfant, le petit lui, ne vit que le rejet et l'abandon.

Aucune réponse n'est acceptable pour celui qui a été abandonné et le refus de lui reconnaître son abandon n'est pour lui qu'une preuve de plus qu'il n'a aucune reconnaissance humaine, ni par ceux qui l'ont abandonné, ni par la société qui prétend relayer ce vide.

Alors, quand on leur demande qui ils sont, il y a ceux qui répondent « je suis adopté », alors qu'au fond d'eux, ils hurlent : « je suis abandonné » et il y a ceux qui hésitent, bafouillent et répondent froidement à côté de la question. Ce sont les abandonnés pas adoptés, sans réponse de rechange. Combien sont-ils nombreux qui ne sont pas reconnus dans cet abandon !

Quel mal ont-ils fait, quelle honte doivent-ils porter, pour qu'on ne leur reconnaisse pas cet effondrement de leur existence, comme si c'était un détail ou une honte qu'ils ont à taire et à porter seuls ?

Comme beaucoup de difficultés de la vie, ceux qui y ont échappé ne supportent pas d'en entendre parler, cette réalité les met en danger. Beaucoup s'acharnent donc à en interdire la parole comme si la menace était toujours là, terrifiante. Oui, il est très difficile d'accueillir la souffrance d'un autre, surtout quand on ne peut rien y changer. Quelques ouvertures se font maintenant, comme ce congrès l'atteste.

Profitions-en pour y établir la place de nos enfants.

Parce que dans notre monde où la liberté d'expression existe, l'interdiction de langage est pourtant bien réelle. Il suffit parfois de lire le vocabulaire des critiques de livres, films, pièces de théâtre, écriture très aseptisée où tant de précautions sont prises pour rassurer sur tout ce qu'il n'y aura pas dans une œuvre, où les peurs de notre société sont inscrites. « Sans misérabilisme », « sans fausse pudeur », « sans tabou », pour dire qu'on ose simplement évoquer une situation humaine difficile à affronter et que celui qui le fait sait qu'il transgresse le ronronnement social convenu. Non, la misère, physique ou psychique ne se dit pas. Tout le monde parle de soi, par petites touches dans la vie. Pas les abandonnés. « Eh, tu ne vas pas nous relire Dickens ! » C'est un discours entendu. Mais souvent ceux-là ne l'ont pas lu. Ils entendent seulement que leur histoire n'est pas à dire, qu'elle dérange. Comme leur venue au monde a dérangé. Alors, ils se taisent. Mais si les mots ne leur viennent plus - et peut-être, ne leur sont-ils jamais venus pour ceux qui sont restés à l'âge bébé des seules sensations – tout leur corps le crie.

Respect. Reconnaissons les êtres pour ce qu'ils sont.

Etouffer leur expression d'eux-mêmes dans un **non-dit** obligatoire, n'est-ce pas la pire négation, la maltraitance qui entérine toutes les autres et qui les confine dans un **non-être** définitif ?

Revenons à nos enfants pour expliquer que cette reconnaissance d'abandon qu'on leur refuse, écrasée sous toutes les chances qu'ils ont d'avoir été « choisis » « acceptés », « adoptés », (on ne parle jamais de la chance de ceux qui ont tout à la naissance, les chanceux sont toujours ceux à qui il a manqué quelque chose d'important) reconnus dans tous les autres domaines mais pas dans leur abandon. Cet abandon ils vont nous obliger à en tenir compte, et parfois passer leur vie pour le mettre à jour, pour le mettre en scène avec une énergie inépuisable et cela aux dépens de la vie qu'ils auraient pu construire s'ils avaient été reconnus pour ce qu'ils sont : « abandonnés ».

Bien sûr, tout cela n'est pas « fait exprès ». On est dans le plus fort que la volonté ou la réflexion. On est dans l'explosion de vie brute, dans la survie, dans le « **je suis ici et pas là où vous croyez. Là où vous croyez, ce n'est pas moi, c'est votre invention de moi** ». Et ils luttent. Contre nous. Parents, intervenants, société. Et nous ne comprenons pas.

Des tout petits s'écrasent parfois un certain temps par une adaptabilité surdéveloppée qui masque l'explosion à venir. Pour ceux-là, l'adaptabilité est leur premier moyen de survie. Pour les adoptés on dira : « bon apparemment, adoption réussie », pour les autres, on les trouvera tellement gentils et tous déjà tellement matures...

Ceux qui survivent par l'affrontement immédiat iront fort. Pères et mères d'accueil, adoptifs ou d'origine s'en trouveront terriblement bousculés, les couples parfois en danger de rupture. Des équipes d'institutions vivent cela aussi et peuvent se retrouver en pleine confrontation tant il est difficile de comprendre l'énergie destructrice de certains petits. Pourtant, Bowlby nous rappelle bien dans « Attachement et Perte » - ce que nous constatons souvent si nous sommes attentifs - que la colère répond souvent à la perte et que quand cette colère ne trouve pas son sens, il s'ensuit la dépression. Les enfants aux comportements dérangeants sont dans une période saine, où notre intervention adéquate, de parents, de thérapeutes pourrait donner sens à leurs cris et leur éviter la dépression, parfois de toute une vie. Et comme nous dit aussi Michel Lemay dans « Ces enfants qui tiennent le coup » « Combien de fois dans des maisons d'enfants...n'ai-je pas constaté que la zone la plus saine et la plus sauvegardée d'un sujet perçu comme « caractériel » était sa mobilisation crispée de cris, d'opposition, de discussions acharnées pour échapper à la phase suivante qui serait l'installation dans une dépression... »

Cette dépression qui mène des enfants, adolescents ou jeunes adultes, à des menaces ou, des tentatives de suicide, parfois très nombreuses, très dangereuses. Comme s'ils n'avaient que leur disparition pour nous faire ressentir la perte qu'ils ont vécues. Certains, parfois très jeunes, vont jusqu'au bout.

....

Pour ces enfants, la scolarité pose rapidement problème. Sans approfondir ici le fait que les troubles de l'apprentissage ne sont pratiquement jamais identifiés et que beaucoup ont des raisons d'en souffrir, il y a les cartables jamais en ordre. Les parents ont des « frais de rentrée scolaire » jusqu'à dix fois par an, mais à l'école, l'enfant n'a jamais rien. Disparus, cassés, abîmés, oubliés, perdus, volés. Tout y passe, mais ils n'ont jamais rien en ordre. Les tartines, ils en demandent aux copains : « maman a oublié ». On les retrouve parfois, toujours soigneusement emballées mais pourries, dans des endroits improbables, cachées.

Petit à petit à l'école, l'enfant est considéré comme, un peu, beaucoup, abandonné. Il y a celui qui aura mal aux pieds, ses chaussures sont trop petites. « Bien sûr, ses parents... », quand ce n'est pas « ... et la maman travaille... » dit par une institutrice qui oublie son propre statut de mère de famille au boulot. Mais les nouvelles chaussures que les parents - à bout d'arguments - sont forcés d'acheter, parfaitement identiques aux précédentes ne font pas mal. Le petit les confond même avec les « anciennes », pas si anciennes que ça. On le lui fait remarquer. Ce n'est pas grave, il trouvera autre chose pour être reconnu « abandonné ». Peut-être un : « Quand mes parents sortent, c'est moi qui fait le souper pour mes frères et sœurs, je n'ai pas le temps de faire mes devoirs ». Et ça marche ! Même si ces devoirs ont été faits avec l'accompagnement de parents qui ne sortent pas. Ces devoirs ont « disparu » et personne ne comprend comment. Cet enfant est vraiment « abandonné » !

Les parents sont interpellés mais leurs explications ne convainquent pas. Cet enfant est tellement intelligent – c'est vrai, il l'est – mais tellement déstructuré et cela, ça ne peut venir que de la famille". C'est ce qui est profondément intégré chez tous les intervenants et enseignants. Bien sûr, il leur faudrait les moyens d'entendre les parents. Il faudrait aussi se souvenir, ce qui est pourtant devenu un lieu commun super-médiatisé, que les capacités cognitives, généralement considérées comme la seule intelligence, peuvent être bien différentes des capacités relationnelles et affectives.

L'enfant est donc en train, par un travail soutenu, de reconquérir son statut d'abandonné. Celui qu'on lui nie. Ses parents l'aiment. Il a de la chance ! C'est donc ses parents qu'il devra détruire aux yeux de la société. Cela n'a rien de méchant. C'est son seul moyen d'exister, d'être reconnu dans ce qui fait sa base et dans ce qui lui permettra d'évoluer, si on en tient compte.

Il nous faut beaucoup de respect, beaucoup de délicatesse.

Accepter, nous parents, de symboliser les "abandonneurs" quels qu'ils soient. Pour hurler leur désespoir, ce vide intérieur, ils ont besoin d'interlocuteurs. Pour crier leur fureur, ils ont besoin de coupables. Le vide ne peut pas être coupable, alors il y a nous.

Beaucoup de respect et de délicatesse comme on en prend devant une grave blessure à vif qu'on n'aurait pas les moyens de soigner. Parce que si pour nous, le mot même d'abandonné est insupportable à dire ou à entendre, pour eux, il est insupportable à vivre et quoi que nous fassions, si fort que nous les aimions, c'est ce qu'ils vivent.

Nous n'avons ni à magnifier, ni à réduire leur souffrance d'abandon. Elle sera toujours différente. Nous avons seulement à tenir compte du fait de cet abandon comme partie constituante d'eux, leur laissant le soin de lui donner la place dont ils ont besoin. Différente pour chacun.

Les parents ainsi « brutalisés » s'ils comprennent bien ce qui se passe vont pouvoir y réagir non en « se justifiant », ce qui ne ferait que les enfoncer dans la suspicion, mais en expliquant. En expliquant et en demandant l'aide des intervenants et des enseignants pour contenir, soutenir avec eux leur enfant. Ils ne l'obtiendront pas facilement cette aide, mais dire le vrai permet que d'expérience en expérience, cette vérité vienne mieux à jour. Une réalité qui leur est encore inconnue leur apparaîtra petit à petit et on a vu parmi les enseignants et les intervenants des personnes qui remettent leurs certitudes sur la planche et s'allient aux parents pour le bien de l'enfant.

De la scolarité problématique aux troubles du comportement sévères, puis au décrochage scolaire, tout l'arsenal des moyens de lutte y passe. Ils « abandonnent » l'école, ils mettent en cause leurs parents, pas toujours dans les mots, toujours dans les attitudes. Ils vont hurler leur abandon en disqualifiant leur famille, en y rendant la vie insupportable au point qu'un éloignement devient nécessaire au moins pour protéger les autres enfants généralement oubliés dans l'histoire. Une institution, une famille d'accueil, une autre institution et parfois, bientôt, la rue.

Abandonné. Oui. C'est comme cela qu'ils se sentent eux-mêmes. Pas heureux, non, cela n'a rien à voir. Simplement eux-mêmes. Et comme l'insécurité est leur premier modèle sécurisant, l'abandon est leur premier modèle constituant. C'est seulement de là qu'ils peuvent partir.

Comment l'accepter ? Comment les accompagner ? Certains rechercheront tous les dangers, tous les inconforts, pour être « abandonnés à eux-mêmes ». Nous en connaissons beaucoup.

Certains s'abandonneront à la délinquance. Et parfois même sans la moindre animosité contre eux, ils justifieront leurs délits par le rejet et l'abandon de leurs parents.

Dans la maison familiale, la chambre est prête, la table est mise, **sa place est vide**. Dans un bureau de police, le jeune pris en flagrant délit est en train de dire que s'il commet ces actes c'est parce qu'il doit bien se débrouiller puisque ses parents l'ont laissé tomber.

Abandonnés. Ils en ont besoin, c'est leur substance originelle. Ils arriveront à concrétiser cet abandon d'une façon ou d'une autre.

Leur refuser cette reconnaissance, c'est les renvoyer dans l'imprononçable, l'innommable.

Pour exister, il faut se nommer. C'est ce qu'ils font.

Il y a aussi ces enfants adoptés qui vont bien, qui rassurent tout le monde par leur bonne intégration. Un excellent apparemment, pas de troubles du comportement, des études sans grand problème, une vie professionnelle qui démarre bien, parfois la création de leur propre famille, un couple heureux, des enfants...

Et puis, tout à coup, tout bascule et ils font ce qu'ils n'auraient eux-mêmes jamais envisagé. Ils brisent tout ce qui avait été construit, tous les liens, parents, conjoint, enfants, profession. Ils rejettent toute base, même un logement qui dure et ils reprennent par le début tous les dérapages et troubles de comportement auxquels, eux, avaient échappé. Mais les intervenants de l'enfance ne sont plus là pour le voir.

Il y en a beaucoup qui vont bien. Ça nous rassure. Ils vont bien, mais à quel prix ? Parfois même en mettant en jeu leur existence.

Je me souviens de cette jeune femme adoptée à qui tout semblait avoir réussi. Très équilibrée, un choix de profession qu'elle aimait, un mari, une petite fille, des parents adoptifs qu'elle aimait. Elle avait trouvé sa place.

Sans savoir pourquoi, tout à coup, elle a tout brisé et elle écrivait « Je faisais du mal à tous ceux que j'aimais, je ne comprenais pas pourquoi, c'était plus fort que moi ! » Et si elle écrivait à notre association, c'est qu'à nous, elle n'avait pas peur de le dire.

Abandonnée ! Oui, tous les bonheurs qu'on avait plaqué sur cette blessure interdite, innommable, sur ce qui ne pouvait pas exister aux yeux des autres **puisque'on lui donnait tout**, toutes ces couches de bonheur et de bienfaits qui écrasaient cette blessure à vif, l'empêchant de cicatriser, ne fût-ce qu'un peu, à l'air.

Nous connaissons beaucoup de ces jeunes adultes qui perdent les pédales alors que tout semblait gagné pour eux. Certains même disparaissent de nos vies. Même un lien à distance leur est insupportable. Ils le coupent donc. Majeurs, « injoignables » disent les portables. Résilients ? Non, abandonnés. Niés dans cet abandon, interdits d'exister dans ce qu'ils sont, ils le matérialisent. Et cela quel que soit l'amour qu'on leur porte. Cet amour, c'est une couche en plus qui écrase leur blessure à vif et leur fait mal.

Que faire alors ? Accompagner. De loin et même parfois de nulle part. Admettre, accepter, être là quand c'est possible mais pas plus que ça ne leur est supportable. Être le fil continu d'une existence qui se construira peut-être dans notre acceptation de ce qu'il est.

Un psy disait à juste titre « **Il faut qu'il sache vous savez qui il est et qu'il sache que vous savez qu'il sait que vous le savez.** » Vous suivez ? Cela se passe de mots. Mais cela rassure, apaise. Et c'est là, je crois, que peut se nouer le lien impossible avec celui qui a des troubles de l'attachement graves, qui a besoin de lien mais ne peut le supporter.

Ce n'est aussi qu'en travaillant cet « abandon », en le reconnaissant pour réel et insupportable pour celui qui l'a subi, qu'on pourra l'aider à construire petit à petit **la certitude que cet abandon, ce n'est pas lui qui l'a provoqué, qu'il n'en est pas coupable. Que l'abandon n'est jamais du fait d'un manque de qualités de l'enfant, mais du fait des difficultés de l'adulte qui en a la charge.**

Après avoir réfléchi à tout ce qu'ils ont perdu et comment ils réagissent à ces pertes, abordons maintenant **ce qu'ils n'ont pas acquis**. C'est une question dont l'absence nous amène tous, parents comme intervenants à beaucoup d'incompréhension sur les comportements de ces enfants et donc à beaucoup d'erreurs et de réactions inadéquates. Si un enfant ne connaît pas le temps, ce n'est pas dû au traumatisme de l'abandon. Pourtant certains n'y arrivent jamais, même à l'âge adulte. L'espace tout autant, le haut, le bas, le dehors le dedans, y compris le dehors et le dedans du corps, le public et l'intime. Mais aussi la permanence de l'objet (maman existe même si je ne la vois pas), la reconnaissance de l'autre comme autre. L'intériorisation de l'existence de l'autre et la perception des sentiments de cet autre. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le traumatisme de l'abandon et avec les stratégies mises en place pour ne plus le vivre et s'en protéger ?

Nos enfants sont intelligents. Rapidement, nous nous sommes dit : « ce n'est pas possible, il le fait exprès », rapidement les intervenants se sont dit : « pour être déstructuré à ce point, avec son intelligence, il faut vraiment qu'il n'y ait aucune structure à la maison ». Et tout le monde s'emballe dans une incompréhension collective et des affrontements destructeurs complètement stériles.

Un jour, un « père absent » m'a prêté le livre de Daniel Stern, « Journal d'un bébé ». Une révélation !

A remarquer que les pères et mères absents de la vie de leur enfant n'en sont pas moins hantés à l'intérieur d'eux-mêmes, parce que c'est aussi une « mère absente » qui m'a proposé il y a bien longtemps le livre « La blessure primitive » de Nancy Newton Verrier.

Lisant et relisant « Journal d'un bébé » j'ai revu l'histoire de nos enfants. Les questions se posaient : que vivaient-ils chacun au moment de faire ces découvertes, au moment de passer d'un monde à l'autre à un moment précis du tout début de leur vie ? Avec qui étaient-ils en relation profonde, confiante, d'abord fusionnelle et irrévocable quand ils devaient apprendre le temps, le jour et la nuit, quand ils auraient dû reconnaître toutes leurs émotions décodées par ce visage qu'au début ils ne différenciaient pas d'eux-mêmes. Et puis leurs émotions nommées, apaisées donc parce qu'elles prenaient un sens ?

Tout à coup, je reconnaissais dans nos enfants parfois grands, parfois adultes, ces petits bébés qui n'avaient pas encore appris le temps, l'avant, l'après, le pendant ; ces petits bébés pour qui la parole n'était encore que sensation mais n'avait pas le sens donné par les mots, les nôtres comme les leurs ; ces petits bébés qui n'étaient pas sûrs de pouvoir compter sur nous et pour qui notre absence même très courte était une perte de repères absolu ; ces petits bébés qui ne se tournaient donc pas spontanément vers nous pour demander de l'aide, ces petits bébés qui n'avaient pas encore pu faire la différence entre eux et les autres, à peine individués. Et pourtant ces petits bébés étaient des enfants, des adolescents et même des adultes intelligents.

Revenons au bébé « normal » celui qui, naît dans des conditions suffisamment accueillantes par ses parents, a pu s'accrocher immédiatement en toute confiance à sa mère et construire sa figure d'attachement principale.

Cette figure d'attachement principale, ce n'est pas uniquement celle qui tient dans les bras, empêche de tomber et donne les soins nécessaires à la survie physique. Ce n'est pas seulement le piquet duquel la chèvre ne pourra pas s'éloigner pour se perdre. C'est infiniment plus. Une fois cette base d'attachement conquise, le petit va s'en servir pour se forger ses premières images du monde. L'être humain est un être de relation. Cette première relation acquise, il va pouvoir dans cette période fusionnelle avec elle construire toute une série de bases psychiques et relationnelles qui seront les siennes tout au long de sa vie. Il va pouvoir entrer dans d'autres relations fondamentales.

C'est là qu'on reste sans voix ! C'est là que nous avons enfin pu comprendre l'incompréhensible de nos enfants.

La rupture, la méfiance, l'insécurité interne, les stratégies de défense contre tous les adultes qui leur voudraient du bien, l'hyper vigilance, le contrôle sur tout et l'incapacité de ce fait de s'occuper d'autre chose, donc des apprentissages, cela Bowlby nous l'a appris. Nous y avons reconnu nos enfants et ils nous le confirment tout le temps. Et pourtant, il restait une énorme zone d'ombre à une compréhension réelle. En lisant « Journal d'un bébé » et en observant nos enfants à sa lumière, nous avons enfin pu faire le lien entre tous ces incompréhensibles.

Beaucoup d'entre vous l'ont sans doute lu. Devant chaque enfant qui pose problème, une relecture est cependant nécessaire avec la question permanente : « que vivait cet enfant au moment où il aurait dû faire chacun de ces apprentissages, aux moments où il aurait dû passer d'un monde à l'autre ? Que vivait-il, en relation avec qui et dans quel mode de relation ?

Nous les regardions et nous ne comprenions pas. Le nouveau-né dans toutes ses nouvelles sensations de pesanteur, de lumière, de couleurs, d'odeurs, de mouvement, de chaleur, de sons, est pris dans une sorte de tourbillon où il doit faire un peu d'ordre pour s'y retrouver, pour que cet univers soit moins menaçant, qu'il trouve une cohérence. Et il a besoin de quelqu'un pour l'aider à s'y retrouver.

Si la figure d'attachement principale est là, la même que dans sa vie prénatale, si elle décode tout cela avec lui, elle lui imprime aussi les rythmes de la vie, premières mesures du temps. Le jour, la nuit prennent un sens. Comme les appels de son corps, la faim, le sommeil, le besoin d'être enveloppé, porté, réchauffé. Et puis, ses émotions, la joie, la peur ; ses sensations, le plaisir, la douleur, le chaud, le froid, le haut, le bas. Et petit à petit, ces yeux qui le regardent et qu'il confondait avec ses propres yeux deviennent les yeux de quelqu'un d'autre ; de la fusion, le petit passe à la relation, de la relation à la conscience de lui et des autres ; à la conscience qu'il est l'acteur de ses propres actes et de ses conséquences. **Les conséquences**, c'est dans le temps à venir, on revient donc au temps comme à une des structures fondamentales d'un individu pour entrer en relation et prendre place dans la société.

Tout cela, la majorité de nos enfants n'ont pas pu le vivre !

« Je sais, je suis en retard », disait un adolescent rentrant deux jours plus tard à la maison.

« Mais tu vois, je te prévient ! »

Souvent devant de telles assertions, on se dit : « il se moque de moi ». Un garçon intelligent comme lui ne peut pas faire une telle faute de sens. Mais où était-il quand il aurait dû apprendre la différence entre avant et après ? Avec qui ? A quelques mois ? Il était seul dans un petit lit d'hôpital, avec les soins minimums que le personnel infirmier d'un pays du bout du monde avait le temps de lui donner.

Quand on commence à voir le petit bébé qui a sauté des étapes au moment prévu par la nature pour ces découvertes, on se rend compte, qu'il ne se moque pas de nous, qu'au contraire, il fait un gros effort pour répondre à nos exigences. Qu'il appelle la relation.

Se fâcher alors, brise cette relation et nous transforme en persécuteur, « de toute façon, jamais content quoi qu'il fasse ». Si on commence à comprendre, après de nombreuses erreurs, on ne brise plus la relation, on accueille le bébé dans sa peau de 15 ans et on le remercie simplement. « Tu nous rassures, merci, c'est bien de le dire. ». Et on s'arrête à cela, sachant qu'aller plus loin en une seule fois serait trop pour le bébé. Ajouter, « nous étions très inquiets », ou « Oui, tu te moques de nous, c'est avant qu'il faut prévenir » n'aurait de sens pour lui que notre angoisse et notre mauvaise humeur.

S'il ne peut encore enregistrer qu'un concept à la fois, deux ce serait impossible, du harcèlement.

Et souvent c'est ce que nous faisons depuis qu'il est tout petit. Pour être de bons parents. De plus, si nous ne le faisons pas, on nous dira « c'est normal, ces parents ne mettent pas assez de limites ». On devrait pouvoir analyser quelles limites lui sont nécessaires à chaque moment de sa vie et comment les appliquer pour qu'elles aient un sens et qu'elles tiennent.

Eh oui, c'est difficile et c'est aussi très perturbant ! Il nous faudra beaucoup de doigté pour lui permettre de passer d'une étape à l'autre. Parce qu'on n'est plus dans le temps prévu par la nature pour cela, on n'est plus dans les yeux dans les yeux avec un adolescent, ce temps de perception est passé depuis longtemps, il ne peut pas revenir.

La question de l'angoisse des parents ?... Il faut avoir acquis l'intersubjectivité pour cela. On en est à des années lumières. Cela doit rester dans la tête des parents, et des intervenants comme un but à atteindre. Mais avant cela il faut réunir les conditions qui le permettront.

On ne peut pas penser les autres avant d'être quelqu'un soi-même, ni sentir les autres avant de reconnaître et exprimer ses propres sensations, sentiments et émotions.

Aussi, ne nous étonnons pas qu'il redouble de comportements insupportables si la maman tombe malade. Lui dire qu'il est sans cœur n'aura pas de sens pour lui. Il est seulement en insécurité. Mais reconnaître son inquiétude et le rassurer sur le temps de la guérison, sans attendre le moindre geste de compassion de sa part, cela peut l'aider.

Revoyons tous nos enfants, ceux abandonnés à la naissance. Que vivaient-ils quand ils auraient dû apprendre le temps ? Qui avaient-ils avec eux quand ils auraient dû apprendre la permanence de l'objet ? La maman vivante même hors de portée du regard et donc bientôt présente ? **Sans angoisse aucune** qu'elle ne soit bientôt présente. Quels yeux étaient plongés dans les siens pour lui dire en souriant : « non, tu as assez joué, il est temps d'aller faire dodo » et lui donner ainsi la preuve d'une existence, d'une volonté hors de la sienne, d'un être différent de lui en même temps qu'elle lui rappelle le rythme du temps, comble son besoin de sommeil et lui fait découvrir qu'il peut affronter une frustration. Le moment présent, le désir présent peuvent être reportés dans un futur.

Que vivaient-ils quand ils devaient prendre conscience de leur corps, sentir son enveloppe par les caresses, le portage, les soins, la reconnaissance de la main qui le touche avant de reconnaître sa propre peau à lui et ainsi prendre conscience de sa forme ?

Nous voyons certains d'entre eux dans leur lit, enfouis sous la couette, qui les enveloppe de la tête aux pieds, sans que nous sachions où se trouve leur tête d'ailleurs. Ils se couchent dans n'importe quel sens du lit. On se dit : c'est pas possible, il va étouffer. Non, il cherche son enveloppe. Il le faisait déjà tout petit quand il se coinçait la tête contre le montant de son berceau. Il avait recomposé sa membrane utérine. L'adolescent aussi, enveloppé dans ses polaires à capuches. Il y en a 6 ou 7 ou même plus, de quoi faire plusieurs machines par semaine. Au début, on explique, puis on s'énerve. Non, il continue. Il continue à chercher son enveloppe et tant qu'il n'en aura pas eu son compte pour pouvoir en sortir, il continuera, jusqu'à l'enveloppe d'une petite bande ou même l'enveloppe de la prison. A nous de décoder ce qu'ils recherchent dans leurs comportements pour y répondre avec justesse le plus vite possible et éviter qu'ils n'aillent trop loin pour le trouver.

Que vivaient-ils quand ils auraient dû apprendre la différence entre le dehors et le dedans, commençant par le dehors et le dedans de leur propre corps et puis par la perception du public et du privé, de l'intime ? On ne s'étonnera plus alors de tout ce qui sort et entre dans la maison ou les armoires, sans cohérence aucune et on pourra voir où mettre notre effort pour installer en lui cette perception. Et dans ce fouillis que beaucoup installent, retournant les tiroirs sans raisons, vidant les armoires de façon compulsive, volant, il y a autre chose à voir. Ils cherchent ce qu'ils ont perdu. Sans le savoir et sans même savoir ce qu'ils ont perdu. Le même comportement expliquera donc l'abandon et le manque d'une structure.

Reprenons le temps, une succession de séquences, de rythmes, cette succession donne une continuité.

Une continuité à leur sentiment d'exister. Pour un enfant abandonné, la continuité s'est brisée trop tôt, parfois avant la naissance, quand la femme qui le portait était déjà absente de lui, occupée par d'autres problèmes. Et cette femme, c'était parfois aussi nous.

« **Je ne lui ai donné que du vide** » disait la maman d'un homme de 30 ans, trop bousculée pendant sa grossesse pour pouvoir se connecter à son petit. Et pourtant, elle ne l'avait pas abandonné, elle avait même essayé, surmontant toutes les difficultés de sa vie de réparer le plus possible ce temps d'absence psychique. Mais le fœtus, lui, avait été abandonné. Et les conséquences étaient là dans sa vie adulte.

Avec ce vide en eux, comment pourraient-ils alors penser leurs parents et leurs exigences quand ceux-ci sont hors de portée ? En tout cas, comment pourraient-ils y penser de façon continue quand au moment de la construction de la continuité, il n'y avait personne pour assurer cette continuité et l'installer en eux comme un fil solide dans leur vie ? Les parents, les intervenants se questionnent, sanctionnent, puis punissent et finalement s'énervent et s'épuisent, sans se rendre compte que **nous leur demandons l'impossible**. Nous répondons à leur âge physique, mais ils agissent souvent avec l'âge psychique où ils se sont arrêtés, bébé, dans la perception d'une structure. Et pourtant, ils sont intelligents, ce que nous leur demandons, cela va de soi ! Cela va de soi **pour nous**, oui. Mais pas du tout pour eux. Sans la présence continue, fiable, prévisible et attentive d'une figure d'attachement principale à tous ces premiers moments de la vie où des constructions fondamentales se forment (**ces choses qui vont de soi pour nous**), ils se sont débrouillés à inventer un modèle du monde très déstructuré mais où ils se retrouvent. C'est là-dedans qu'ils sont eux-mêmes. Et les êtres étranges qui ont des comportements insupportables et imprévisibles, **pour eux, c'est nous**.

« Arrêtons de leur donner une moto, construisons leur d'abord un berceau », dit très justement Niels Peter Rygaard. Il a raison, nous sommes devant des petits bébés, de parfois 30 ans et même beaucoup plus. Si rien ne vient leur reconstruire un berceau pour qu'ils puissent voir le monde de cet angle là et un jour en sortir, ils resteront figés dans ces étapes de bébé qu'ils n'ont pas pu franchir, certains, toute la vie.

Nous sommes devant une double source de problèmes, l'une procédant de l'autre, mais amenant des problèmes différents. Après un accident, un enfant se trouve aussi devant une double source de problèmes : réparer son corps blessé et le traumatisme de l'accident et puis, cela fait, rattraper le retard scolaire accumulé.

Il en va de même pour l'abandon, terrible accident de la vie.

Nous sommes donc devant une complexité énorme dans laquelle les symptômes, les moyens d'expression se mélangent, s'entrecroisent et se ressemblent. Le comportement n'est qu'un moyen d'expression. Et il nous faudra toujours comprendre ce qu'il exprime. A chaque moment de son expression. L'éliminer n'éliminera pas le problème. L'enfant n'aura d'autre choix que de trouver un autre symptôme.

Comme cet enfant de 11 ans qui avait régulièrement des accidents et faisait toutes sortes de maladies. Il faisait même des concours avec un autre gamin de l'école à qui serait le plus souvent à l'hôpital et à qui aurait le plus de plâtres. Jusqu'à des nombreux ulcères à l'estomac.

Un si jeune enfant ! Les parents, les médecins, ont voulu le soigner. Plus d'ulcères. Il est guéri.

Non ! Des hôpitaux, il est passé aux commissariats. Il s'est mis à voler et à entamer un parcours de délinquance. On avait supprimé des symptômes, l'expression d'un problème, on n'avait résolu, ni même compris le problème. L'enfant a trouvé un autre moyen de l'exprimer. Mais il avait dit pour expliquer son geste de jeter en cachette dans l'évier les médicaments pour le soigner : « Je ne veux pas qu'on me soigne », sans comprendre pourquoi il disait cela. Il a fallu que les adultes comprennent, bien plus tard, que l'enfant criait que ce n'était pas de cela qu'il était malade et que si on lui interdisait de crier sa souffrance de cette façon, en le soignant, il devrait trouver un autre moyen de le faire.

Et cet enfant était un enfant très vivant, très joyeux, très intelligent et qui avait l'air parfaitement heureux.

Oui, mais, en relisant son histoire on découvrait un énorme trou relationnel dans les premiers mois de sa vie. C'est cela l'abandon.

Rester figé sur une théorie nous enferme à coup sûr dans l'erreur et ne nous permet pas d'entrer dans une relation réelle et sécurisante avec l'enfant.

Qui est-il à ce moment-là ? Celui que son corps nous indique ou un bébé arrêté à un stade de sa découverte du monde et de ses codes, stade où il nous faudra retourner pour le retrouver et l'accompagner à passer l'étape suivante.

Cela demande un grand respect, une remise en question permanente de ce qui est normal pour nous et de ce qui est normal pour lui.

Il est bien difficile pour les parents et les intervenants de faire la différence dans cet écheveau de comportements mais si nous ne prenons pas en compte cette complexité, nous ne pourrons jamais les comprendre.

Ces deux aspects vont agir l'un sur l'autre et amener l'enfant, ou l'adolescent ou l'adulte a des comportements qui nous semblent incompréhensibles pour quelqu'un d'intelligent, donc qui nous semblent des comportements d'**opposition**, ou **provocateurs**, ou **manipulateurs**. Et nous réagissons tous à l'opposition, à la provocation, à la manipulation, plutôt qu'à ce manque de perception (ici j'ai parlé du temps) que nous n'avions pas compris. Nous brisons la relation, nous provoquons une nouvelle rupture en voulant être de bons parents, de bons éducateurs, de bons thérapeutes, de bons intervenants de toutes sortes.

Et il en ira ainsi de toutes les autres structures de base, (...)

Je vous donne un autre exemple : dans une rue, une ambulance, une jeune femme enceinte est transportée sans connaissance. Les voisins sont là dont des adolescents du quartier. L'un d'eux dit très bas, regardant la civière : « qu'elle crève ! ». Il manque se faire lyncher. Or, il s'agit d'un très gentil garçon. Il ne sait pas pourquoi il a dit cela.

Réfléchissant à la vie de ce garçon, on découvre qu'on l'a trouvé nouveau-né, abandonné dès la naissance. Cette femme sur le point de mettre un enfant au monde, c'est tout ce qu'il a connu de sa mère. Il est devant le moment de son abandon ! Et sa colère sort ! Si sa famille, les intervenants autour de lui, avaient eu les moyens de l'aider à parler, à remettre les choses et les sentiments à leur place, il ne se serait pas perçu comme un monstre incapable de voir la douleur des autres.

Il nous faut bien travailler leur histoire pour trouver les mots justes dans des circonstances qui nous surprendront toujours.

Le problème c'est que la figure d'attachement principale se construit à deux, et même à trois. Le père, ou la figure paternelle étant là pour protéger cette relation bébé-maman et pour que cette relation très proche ait cependant suffisamment d'air pour respirer.

Si ce lien n'a pas pu se faire ou s'il s'est brisé très vite, l'enfant qui se sentira déjà en échec, va construire une barrière de méfiances aux approches des adultes et risque de refuser d'en constituer un autre en figure d'attachement principale. Pour se protéger. La rupture, son premier échec, on ne l'y prendra plus.

Les essais de relation profonde, et par la suite d'apprentissages qui viennent d'adultes seront refusés même si le petit par une stratégie adaptative donne l'impression de les accepter.

S'identifiant à son abandon, son premier échec, il va saboter toutes ses réussites pour simplement être fidèle à lui-même. Au point que les parents qui ont compris cette fragilité, reconnaîtront ses réussites avec beaucoup de prudence – pour qu'elles ne l'effrayent pas et qu'il puisse petit à petit les accepter.

Ils seront mal vus ces parents qui n'applaudissent pas. Notre but n'est cependant pas d'être reconnu comme bons parents mais de trouver notre enfant là où il est et de l'aider à dépasser son sentiment profond de nullité pour oser s'accepter dans ses qualités.

Exemple : Une jeune fille est suivie par le SPJ, service de protection judiciaire, elle a quitté l'école et il lui est demandé de trouver du travail. Elle en trouve. Elle se rend au rendez-vous de la déléguée de la protection judiciaire. Ses parents l'accompagnent. La déléguée s'extasie : « tu as trouvé du travail, c'est merveilleux, **je savais bien, moi**, que tu étais capable. C'est vraiment formidable.... » Et elle continue sur le même ton. Les parents se font tout petits et hurlent en eux-mêmes « mais qu'elle arrête, qu'elle se taise, elle est en train de tout gâcher. » Le travail durera trois semaines. La jeune fille ne pouvait accepter d'avoir réussi, de réussir dans la durée, et de plus que la déléguée s'accapare cette réussite. Elle s'est donc accaparé son échec.

Un autre exemple : un gamin de 6 ans avait supplié de suivre un stage de djembé avec un copain aux vacances de Pâques. Il est vraiment heureux, on l'entend jouer en arrivant le chercher. Il a le visage complètement épanoui. Ses parents : « c'est chouette ce stage », l'enfant « Oui... je n'irai plus ». C'est en expérimentant la répétition de pareilles situations que les parents petit à petit comprennent que c'est son mode de fonctionnement : refuser de réussir ou d'accepter ce qui lui plaît.

Et c'est dans ces dérapages que l'on retrouve les situations de « bon apparemment » et d'« adoptions réussies » qui se transforment en cauchemar après quelques temps et souvent dès la préadolescence, après avoir leuré tous les intervenants, l'environnement social et parfois même les parents. Mais là, vraiment pas toujours. Souvent leurs questions n'ont simplement pas été entendues.

C'est donc à cette place que se trouvent les parents adoptifs, les familles d'accueils, les éducateurs de première ligne et même les parents de naissance quand le début de la vie de leur enfant a été perturbé à un âge où il était trop petit pour « garder vivante en lui l'image de sa mère » le temps d'une séparation inévitable.

Prématurité, deuil dans la famille, maladie de la mère ou de l'enfant, difficulté de trouver une garde sécurisante avant la reprise du travail. Ce peut être aussi une couveuse ou une crèche trop rapide pour cet enfant-là, ou une entrée trop rapide à l'école en arrivant en adoption. L'enfant qu'on adopte a besoin de temps pour instaurer ces deux-là en figure d'attachement principales. Il a besoin d'une « bulle à trois » suffisamment longue pour en être imprégné et pouvoir la quitter le temps scolaire en toute sécurité. De plus, il est en deuil de ses attaches passées et de tout son passé. Même si ce passé était épouvantable ! Comment pourrait-il supporter le débordement d'amour de ceux qui l'accueillent - quand ce n'est pas la fête et les grandes manifestations de bonheur ? Cela aussi, c'est leur faire violence, c'est nier l'abandon. Et tout le monde doit se rappeler, ou apprendre, ce que Bowlby nous dit dans « Attachement et perte » et que bien d'autres avaient suggéré avant lui : que quand un deuil n'est pas bien réalisé, tous ceux qui voudraient consoler, effacer la souffrance sont souvent perçus comme des persécuteurs. « Qui sont ceux-là qui prétendent me consoler de l'inconsolable et remplacer une perte irremplaçable ? » S'ils se mettent d'emblée dans cette situation, les parents adoptifs ne seront **jamais** adoptés. **Certaines douleurs ne se consolent pas, elles s'accompagnent.** Certaines pertes restent irremplaçables. C'est donc une tout autre histoire qu'il faudra construire.

Il y a aussi, il est important d'en parler, les mamans qui pendant leur grossesse ont subi des violences. Le fœtus a pris des coups, ou des hurlements et s'est senti en grand danger. Et c'est dans le milieu maternel qu'il s'est senti en danger, c'est donc de ce milieu maternel qu'une fois né, il va essayer de se protéger. Et la relation ne s'établira pas entre la mère et l'enfant. Parfois entre le père et l'enfant, elle sera possible mais avec une lourde hypothèque. Nous en avons suffisamment de témoignages pour en parler.

Les personnes qui traversent ces turbulences doivent être accompagnées, soutenues dans leurs capacités de bons parents. **Si elles sont abandonnées**, leur enfant aussi deviendra un enfant abandonné en ce sens qu'il aura du mal à construire ses parents dans l'homme et la femme qui lui ont donné la vie.

Ce n'est pas rationnel, non. C'est seulement le ressenti du petit bébé. Et nous l'évaluons avec notre ressenti d'adultes, adultes qui n'ont pas été abandonnés et qui de ce fait ont construit des structures psychiques « qui vont de soi », ou adultes qui ont été contraints, s'ils l'ont vécu, à nier leur propre abandon et se sont installés dans une sorte de fausse résilience. Vous en évaluez aussi les risques et les souffrances. Mais que nous soyons l'un ou l'autre de ces adultes, l'analyse de l'enfant par ce que nous sommes nous-mêmes est toujours insuffisante, si pas totalement erronée.

Les enfants adoptés ont sans doute plus de confort, un réservoir affectif dont ils ne peuvent pas toujours bien se servir, une légitimité dont rêvent les autres. Mais ni les uns, ni les autres ne pourront vraiment grandir tant qu'on ne leur aura pas reconnu leur abandon et par ce fait, tant qu'on ne leur aura pas permis d'en faire un vrai deuil pour ainsi en sortir et s'autoriser leur propre vie.

Aussi, au lieu de la question habituelle : à quel âge a-t-il été adopté, la bonne question est « à quel âge a-t-il été abandonné ? » Et la réponse donnera un premier élément de la réalité de l'enfant, quel que soit son âge.

Que s'est-il passé avant cet abandon, et après ? Autour de cette charnière se construit un être réel, et c'est avec cet être-là que nous allons essayer d'entrer en relation de filiation, d'éducation, d'enseignement, de thérapie ou de relation judiciaire..

Quand l'association Parole d'Enfants m'a proposé cette intervention, j'ai demandé à tous les parents en contact avec nous ce qui leur semblait important de ne pas oublier de dire. J'ai reçu beaucoup de réponses, j'ai essayé de vous en faire part.

Nous discutons régulièrement en groupes de paroles sur les situations concrètes que nous vivons. Pour ceux qui n'ont pas la possibilité d'y venir - les enfants sont là - nous essayons de poursuivre le dialogue, la réflexion et les informations par toutes les autres voies.

Je rappelle que PETALES International basé au Québec et en Belgique a été constitué en Belgique il y a maintenant 13 ans parce que des parents d'enfants en très grandes difficultés ne trouvaient aucune aide, ni pour comprendre cet enfant, ni pour l'aider. Notre réaction à ce qu'il faut bien appeler **l'abandon de la société et du monde thérapeutique** a été la création de cette association de parents d'enfants abandonnés. Et si nous avons tout de suite fait référence à l'attachement insécure, c'est parce que nous avons découvert, dès la première rencontre que tous nos enfants, adoptés ou non, avaient vécu une rupture importante au tout début de leur vie et que c'était là, le point commun de toutes ces familles. Des parents flamands, plus avancés que nous dans la recherche nous ont parlé de Bowlby. A la lumière de ses théories, une première lecture de nos enfants a pu se faire, nous trouvions enfin un sens à ce qu'ils étaient. Pas à pas, nous avons mieux compris qui étaient nos enfants. Mais il restait bien des questions et cela ne nous donnait pas les outils pour les aider. Et le monde thérapeutique ne voulait rien entendre. Les choses évoluent tout doucement, mais il reste bien du chemin.

Encore maintenant, si des parents osent proposer les « troubles de l'attachements » à un psychologue, même de ceux qui travaillent sur la question, ils seront en général tout de suite remis à leur place. Le diagnostic, ce sont les experts qui le font, les parents ne peuvent que se tromper. Immédiatement, un autre chemin sera pris. **Demander de l'aide pour son enfant a souvent presque le même sens que s'accuser d'un méfait.** Et nos enfants continuent de grandir avec leur problème.

Ces deux savoirs sont pourtant nécessaires et c'est pour donner une entaille dans la rigidité de ces relations parents/professionnels, pour permettre à chacun des savoirs de s'entendre et de se compléter que nous avons en mai 2011 présenté un colloque sur les relations parents/professionnels.

Je ne parle plus d'abandon ? Bien sûr que j'en parle. Ici, je parle de l'abandon des familles au profit de la sécurité des professionnels. Ceux de toutes professions sont devant cette complexité dans une grande insécurité. Tout comme les parents, ils doivent remettre en cause toutes leurs certitudes. C'est très inconfortable. Surtout que ces certitudes, ils l'ont suffisamment expérimenté, sont souvent tout à fait valides dans d'autres situations. Pas à jeter aux orties donc. Mais **à mettre parfois entre parenthèses pour aller voir ailleurs, si l'enfant ne s'y trouve pas.**

C'est difficile. Et pourtant, ni les parents seuls, ni les professionnels seuls ne peuvent aider les enfants abandonnés. Ils doivent au contraire tous être là, avec leurs fonctions et leurs compétences pour construire l'enveloppe originelle de cet enfant et lui permettre d'y grandir en sécurité suffisamment longtemps pour pouvoir en sortir un jour. Et tout cela en respectant à la fois l'âge psychique et l'âge réel auquel il se trouve. Pas simple du tout.

Là où nous avons trouvé une aide précieuse, c'est dans les enseignements de Lóczy, cette institution créée à Budapest en 1947 pour aider les orphelins de la guerre et les enfants abandonnés.

L'association française qui porte le nom d'Emmy Pikler, la fondatrice de Lóczy, vous en donnera beaucoup de renseignements. (www.pikler.fr)

Lóczy, à la fois par sa délicatesse, son respect du ressenti de l'enfant, - qui passe avant celui de l'adulte - ses gestes de sécurisation et de contenance. Pas pour en faire des copier/coller - Il s'agit d'une institution, pas d'une

vie familiale, il s'agit aussi de très petits enfants, pas d'adolescents ni de jeunes adultes - mais pour nous poser les bonnes questions sur la manière, dans les situations concrètes, de poursuivre en famille les moyens de sécurisation nécessaires à la reconstruction de l'enfant pour **qu'il puisse un jour, sans danger de s'y perdre, abandonner son abandon.**

Ce n'était que quelques petits voyages au pays de l'abandon, ce pays d'origine. Tout n'a pas été dit, il s'en faut de beaucoup. J'ai seulement voulu vous en donner quelques images pour que certains d'entre vous décident d'en continuer l'exploration. Nous vous y accompagnerons volontiers.

Je vous remercie

Bernadette Nicolas



PETALES Belgique

Un myosotis bleu

dont un pétale se détache vers le haut, sans tomber

le myosotis dit : « ne m'oubliez pas »

le pétale qui se détache sans tomber dit :

« même si je ne peux m'attacher à vous »

Bibliographie.

Journal d'un bébé de Daniel N. Stern (Odile Jacob – Poche 2012)

L'attachement, un départ pour la vie. D'Yvon Gauthier, Gilles Fortin, Gloria Jeliu (Chu Ste Justine)

Attachement et Perte – J Bowlby PUF

L'enfant abandonné, guide de traitement des troubles de l'attachement, Niels Peter Rygaard (De Boeck)

L'enfant adopté, comprendre la blessure primitive, Nancy Newton Verrier (De Boeck)

Lóczy ou le maternage insolite, Myriam David et Geneviève Appel (Erès 1001 BB)

Les enfants et la guerre de Donald W. Winnicott (Petite bibliothèque Payot)

Trois modes d'identification utilisés par les enfants placés et adoptés de Jeanne Magagna (dans « l'Observation du bébé selon Esther Bick » – Erès 1001 BB)

Résister : rôle des déterminants affectifs et familiaux de Michel Lemay (dans « Ces enfants qui tiennent le coup » – Hommes et Perspectives)

Les facteurs de risque et les critères de l'adoptabilité d'un enfant par Marie-Laure Bouet-Simon –

Psychologue à l'ORCAN - CAEN - texte sur <http://petalesinternational.org/DocumentsReference.php>

Corneille et sa résilience sur

<http://www.psychologies.com/Culture/Philosophie-et-spiritualite/Savoirs/Articles-et-Dossiers/Corneille-et-sa-resilience>

Rebondir sur quoi ? Reprendre quelle forme ? sur www.petales.org – International – Documentation – Documents de PETALES édités 2007

L'insécurité comme premier modèle sécurisant sur www.petales.org – International – Documentation - Documents de PETALES édités 2010

Non, s'il vous plaît, n'applaudissez plus ! sur www.petales.org – International – Documentation – Documents de PETALES – édités de 2009

Pour construire la sécurité interne, l'indispensable alliance parents/professionnels –

actes du colloque de PETALES International de mai 2011

sur http://petalesinternational.org/documents/PDF-colloque/AtConf_Securite_interne.pdf

Notes de lecture à propos du Journal d'un bébé de D. Stern p.110 dans « Pour mieux comprendre les enfants souffrant de troubles de l'attachement - Réflexions de parents » Brochure de PETALES-Belgique

Ajout 2015 : Michel Lemay : **Forces et souffrances psychiques de l'enfant** – (ERES)

T.I Le développement infantile

T.II Les aléas du développement infantile

(à paraître en 2016) T.III Approches thérapeutiques

Filmographie

La rencontre de votre bébé à la naissance – Dr Pierre Rousseau, DVD ONE

Lóczy, une maison pour grandir, Film Bernard Martino (DVD Institut Pikler www.pikler.fr)

Va, vis et deviens, Film de Radu Mihaileanu

Théâtre

Mère de guerre d'Adolphe Nysenholc – (Lansmann)

Rari nantes de Catherine Graindorge et Bernard Van Eeghem

